



-POUR-
mémoires
Concours d'écriture

Edition 2022/2023

RESISTER pour EXISTER
« Il était temps de passer à l'action »

mémoire
du camp de rivesaltes



-POUR-
Mémoires
Concours d'écriture

Pour cette troisième édition du concours d'écriture *Pour Mémoires*, le thème RÉSISTER pour EXISTER prend racine dans le roman graphique « Le rapport W - Infiltré à Auschwitz » de Gaétan Nocq, dans lequel l'une des vignettes s'intitule «... Il était temps de passer à l'action...».

Ce concours s'adresse aux élèves des collèges, des lycées généraux, technologiques, professionnels des académies de Toulouse et de Montpellier, et aux établissements de l'éducation informelle.

Cette année, les finalistes ont été invités et récompensés par une journée spécifique qui leur a été consacrée au Mémorial du Camp de Rivesaltes.

Au programme : des rencontres privilégiées avec les acteur.e.s des métiers du livre (auteurs, libraires, partenaires...), des ateliers gravure et la mise en voix de leurs productions.



Prix Nouvelles, récits courts Collèges - Lauréats

Alix Meignan

Valentin Sabarros

Célia Masses

Nathan Muradore

« Tous solidaires ! »

6ème - Collège Marchal Lannes, Lectoure (32)

Enseignante : Annette Manabera (Français)

Jean de la Fontaine jadis nous raconta que les animaux cruellement touchés par la peste, décidèrent de sacrifier, pour la guérison commune, un pauvre baudet.

Mais ce fut un sacrifice sans résultat.

Le lion alors rassembla tous les animaux. « Mes chers confrères, j'ai le regret de vous annoncer que sa mort n'a pas suffi. »

Il éleva la voix et déclara d'un ton déterminé : « Nous n'allons pas sacrifier un âne mais tous les ânes ! » Les autres prédateurs proposèrent d'enfermer tous les baudets dans un camp pour leur faire regretter tous leurs péchés.

C'était un camp construit sur une lande sablonneuse qui ressemblait à un désert.

Au bout de quelques jours, les prisonniers commencèrent à gravement souffrir de faim et de soif, l'un proposa aux autres de s'associer. Ils se mirent tous à gémir pour appeler les mules et les chevaux car ils les comprendraient forcément puisqu'ils parlaient presque le même langage.

Les équidés, pris de compassion pour leurs frères, demandèrent aux rapaces de parachuter de l'herbe et du foin sur le camp désertique.

Pendant ce temps-là, les moutons firent diversion en attirant l'attention des chiens pour que les lapins, les taupes et les ragondins se faufilent et associent leurs talents pour creuser sous la barrière.

Les ânon purent prendre la fuite.

Un majestueux mustang, professeur de sport, franchit la clôture d'un bond magistral et donna aux baudets des cours de saut pour qu'ils puissent s'échapper. Les plus doués y arrivèrent.

Pour les plus âgés, les plus fragiles et les moins téméraires, une famille de castors abattit un énorme chêne qui bascula sur la barrière et leur permit

de fuir. C'est alors que les serpents, les frelons, les scorpions et tous les animaux munis de dards et de venin fondirent sur les prédateurs qui, courant comme des lapins, quittèrent les lieux, trop affaiblis pour combattre.

Tous les résistants, après avoir fêté leur victoire, décidèrent d'instaurer une république. A sa tête, ils élurent le mustang et adoptèrent pour devise : « Liberté, égalité, fraternité ».

Tous les ans, à la mémoire du pauvre âne qui avait été exécuté pour avoir mangé seulement la largeur de sa langue d'herbe dans un pré interdit, fut organisée une commémoration devant la statue du baudet où était gravée l'inscription : RESISTER POUR EXISTER.



Prix Nouvelles, récits courts Collèges - Finalistes

Camile Raymondo-Cones

Maelys Talfumier

« Fasciste, républicain, communiste ?

3ème - Collège Gaston Doumergue, Sommières

Enseignante : Aline Jaeger (Français)

Me voilà tout seul. Gabriel est parti du camp avec Nadine et son association. La cachexie, il paraît. J'espère qu'il va mieux. N'importe où c'est mieux qu'ici, au camp de Rivesaltes. Nous sommes en septembre 1940 et les pénuries pleuvent déjà. Je me balade dans le désert froid, en attendant qu'il se passe quelque chose. Un truc, n'importe quoi, quelque chose qui me permettrait d'oublier la faim et le froid de la solitude, dans le «petit Sahara du Sud». À défaut d'une lueur d'espoir, je m'en vais vers mon compagnon de baraque, Josep Alejandro Diaz. Il est au fond sur son drap, comme toujours, les lits ayant été brûlés pour se réchauffer. Diaz a fait la guerre d'Espagne, du côté républicain, et il en est devenu à moitié fou. Du coup, les gardiens le laissent tranquille. Il attend, une bouteille de mauvais alcool que lui donnent les gardiens pour qu'il reste tranquille à la main.

- Holà, gamin !

- Holà, Diaz.

- Alors, comment va le petit ?

- Gabriel est parti, Diaz.

- Tu sais moi aussi j'avais un fils, Alejandro. J'ai pris son nom quand il a été tué par les franquistes.

- Tu me l'as déjà dit, Diaz.

- Ces hijos de putas se croient supérieurs ! Nous sommes tous pareils, tu m'entends ? Peu importe que mon voisin soit juif ou musulman, ou même portugais, on est pareils !

- C'est à se demander si tu es communiste, Diaz.

- Ah non ! Certainement pas ! Je vais te donner une leçon puisque tu es encore jeune, gamin. Tu ne connais pas la réalité du monde, alors crois-moi sur parole : il ne faut jamais faire confiance à un Russkof !

- Pourquoi, tu as déjà rencontré un Russe, Diaz ?

- Non, mais tout le monde dit que les Russes sont des brutes, des animaux, alors ça doit être vrai. - Pourtant, tout le monde dit que les Espagnols sont des voleurs, incapables de lâcher un couteau. Diaz, tu viens juste de me dire que nous sommes tous égaux, peu importe notre nationalité.

- ça ne marche pas pour les Russkofs. Et puis, qu'est-ce qu'un gamin en sait ?

- Ne boude pas, Diaz. Mon père était communiste, il s'est battu contre Vichy. Ses discours ressemblent aux tiens. C'est d'ailleurs à cause de lui qu'on a été amenés ici. Il s'est fait arrêter.

- Et ta madre ?

- Son père et son frère ont été à Verdun. Dans leurs lettres, ils disaient que le tourniquet de Pétain était une véritable bouffée d'oxygène. C'est l'une des plus ferventes admiratrices de Pétain, alors la police l'a laissée tranquille.

- Un jour, tu verras, ces salauds d'extrémistes paieront. Et alors là, on verra qui sera dans un camp ! On leur fera payer ! On leur tranchera les veines ! La gorge ! Les bras ! ; Sus testiculos ! ; Muerte a los fascistas !

Là-dessus, il éclate d'un rire dément, tout en continuant de cracher son venin. Je crois qu'il vaut mieux le laisser, car il est inarrêtable. Lui qui radote sur la paix, l'entendre dire un tel discours de haine, ça me fait froid dans le dos. Et même si le régime de Vichy est tout sauf bénéfique, je tiens à ma mère. Je n'aime pas l'entendre dire ce genre de choses alors que ma mère est fasciste.

On s'est énormément disputé juste avant d'être arrêté. À ce moment-là, ma mère venait d'apprendre que mon père résistait. Elle était furieuse. Elle est sortie en claquant la porte, et mon père est parti effectuer sa mission. Juste après, mon père se faisait arrêter, la police débarquait chez nous et nous enlevait, Gabriel et moi. Puis nous avons été envoyés ici. Gabriel est tombé malade, Nadine l'a fait s'échapper et j'en suis là. Honnêtement, je soupçonne ma mère de nous avoir dénoncé ce soir-là. Mais je l'aime quand même. C'est douloureux. Ça fait mal d'être trahi par quelqu'un de confiance et de l'aimer quand même.

Je me demande comment vont mes parents.

Et Gabriel ? Je me sens tellement seul...

Prix Nouvelles, récits courts Collèges - Finaliste Mathis Chabran

« Elliot »

3ème – Collège Pierre Mendès France, Saint André (66)

Enseignante : Christine Pinard (Lettres modernes)

- Mais tu ne te rends pas compte ! Cette avancée pourrait révolutionner le monde ! Ce projet on l'a créé ensemble, on pourrait devenir riche... Ensemble !
- Écoute Rick... Au début je pensais comme toi, je pensais que cette intelligence artificielle pourrait aider les gens, PAS LES REMPLACER ! Imagine qu'elle continue à se développer et qu'elle prenne la place des avocats, des médecins... Il n'y a que nous qui pouvons comprendre que notre invention était mauvaise et c'est trop tard pour convaincre les autres... Demain à la même heure L'IA « Elliot », sera dévoilée au grand public et ce sera la fin de notre monde, de notre humanité. C'est ici que nos chemins se séparent Rick, je te conseille de quitter la ville avant qu'il ne soit trop tard. Je démissionne.

Carl avait créé le projet Elliot avec son collègue Rick. Ils souhaitaient mettre au point une intelligence artificielle capable d'aider les personnes dans le besoin. L'entreprise « Robotic Organisation Device Industries » aussi connue sous l'acronyme R.O.D.I avait accepté de financer le projet de ces deux génies de l'informatique. Malheureusement, en voulant rajouter une nouvelle capacité à Elliot, Rick l'avait rendu trop intelligent et donc quasiment indépendant.

Là où Rick voyait un grand pas pour l'humanité, Carl lui, voyait un désastre mondial où l'IA prendrait le contrôle de tout.

Le plan de Carl pour fuir cette catastrophe était simple, il voulait avec sa fille Hannah, une jeune fille adorable de onze ans, créer une communauté autonome et aller vivre dans les montagnes. La mère de la jeune fille était décédée dans un accident de voiture quelques mois après son divorce avec Carl.

Carl était un bricoleur né. Durant son enfance il avait construit une énorme cabane sur pilotis au-dessus du lac situé près de chez lui, aidé par ses deux meilleurs amis, Agathe et Paul. Ces derniers étaient tous les deux très proches de la nature et aujourd'hui, ils étaient fiancés et vivaient dans une petite maison à la campagne. Paul était devenu chasseur et Agathe, pêcheuse. Pour Carl

qui avait effectué de nombreuses recherches sur les personnes qui pourraient potentiellement constituer les futurs habitants de sa communauté, il était clair que Paul et Agathe seraient les premiers.

La chasse et la pêche n'assurant pas de nourriture de façon systématique, il fallait également quelqu'un capable d'enlever les bêtes ; la prochaine recrue fut donc Malone, un gentil et naïf petit éleveur qui proposa à son ami Marcel, un vieil agriculteur, de se joindre à eux à son tour.

Cela faisait maintenant un mois qu'Elliot avait pris part à la vie du pays et s'était exporté sur toute la planète, remplaçant la plupart des humains à leur poste. A quoi bon payer une personne quand l'on peut répondre à ses besoins gratuitement ? Le nombre de chômeurs augmentait de façon prodigieuse dans le monde. La misère se répandait à vive allure.

Les gens perdaient leur emploi, leur maison et même des membres de leur famille. Le temps pressait... Après avoir recruté Victor un ancien maçon viré et remplacé par d'énormes bras mécaniques et Lena une médecin au fort caractère, Carl s'occupa des dangers de la vie en pleine nature en recrutant Edward un ancien professeur en stage de survie et Emmy une secouriste en haute montagne. D'après la liste des métiers à recruter de Carl, il n'en manquait que quatre : un menuisier, un hydrologue, un bûcheron et un forgeron.

Ces derniers vinrent se présenter d'eux-mêmes après avoir entendu parler de ce projet de retour à la vie sans nouvelles technologies. En effet, la plupart des gens commencèrent à avoir peur quand on leur annonça qu'Elliot avait pris la place du premier ministre. Cette montée en puissance de l'I.A fut l'élément déclencheur du départ de la troupe dans les montagnes pour prendre un nouveau départ.

Plusieurs années passèrent et les nouveaux habitants de la communauté avaient établi un camp autonome au creux d'une vallée. Petit à petit, ils avaient été rejoints par de nombreuses personnes ayant décidé de quitter la ville. Ce qui prouva à Carl que le monde se portait de plus en plus mal. Il décida pour la première fois depuis leur départ d'aller voir en bas, en ville. Après une longue marche, il arriva à destination.

Ses doutes quant à l'impossibilité de cohabiter avec Elliot furent confirmés.

Sur tous les trottoirs des corps allongés étaient couverts par de vieux draps sales. A chaque coin de rue, des hommes se faisaient tabasser par des robots ayant l'air intelligent.

Ils portaient un uniforme de police.

Carl se demanda une dernière fois si l'espèce humaine était capable de cohabiter avec une autre forme d'intelligence supérieure, qu'elle soit vivante ou non vivante. Au fond de lui, il l'espérait encore mais ce désastreux spectacle lui rappela qu'il avait eu raison de résister à cette technologie ! Il se retourna et repartit vers ce qui serait pour longtemps le seul espoir de survie de l'humanité, sa communauté.



Prix Nouvelles, récits courts Lycées - Lauréate

Eliza Lebeau

« Ceux qui vivent, sont ceux qui luttent »

1ère Lycée Arago, Perpignan (66)

Enseignante : Anne Piquemal (Espagnol)

Je pose mon plateau chargé de mon diner sur la table basse devant la télé allumée. En m'asseyant en tailleur sur le canapé, j'attrape d'un geste rapide, presque nerveux, la couverture soigneusement pliée à coté. Je la déplie et me couvre avec. En prenant mon plateau sur mes genoux, je lâche un long soupir.

Je viens juste de rentrer d'une garde épuisante de 48h aux urgences. En plus d'être long, 48h à rester en alerte, prête au moindre problème, celle-ci restera gravée dans ma tête pour toujours. Il y a eu un grave accident la nuit dernière. Une femme rentrant de soirée a percuté une voiture avec deux passagers. Et cette garde marque la première où je perds un patient. Je suis jeune, je commence tout juste mon métier d'urgentiste, le plus beau métier du monde selon moi, et si ce n'était pas si compliqué tout le monde le ferait.

Le bruit de fond de la télé me rattrape de mes pensées. Je lève la tête et vois devant moi défiler ces images de femmes, les cheveux au vent, tenant dans leurs mains des voiles de toutes les couleurs qu'elles regardent brûler sous leurs yeux. Elles les piétinent, les agitent, les déchirent. Je monte le son.

La voix monotone de la journaliste résonne.

Un lieu : Iran. Une cause : Leurs droits. La révolte, c'est le mot utilisé par la journaliste. Absorbée par le courage que je vois à travers le regard de ces femmes j'en oublie mon repas. J'en ai rêvé de ce repas aux odeurs de Grèce, le pays de ma grand- mère. Maintenant il est froid. Tant pis.

Je relève la tête. Le sujet du reportage a changé, la journaliste et sa voix monotone parle des projets de Méga-bassines. Je baisse le son. Leur regard, celui des femmes iraniennes m'a comme hypnotisée. J'y retrouve celui qui m'a tant marqué aujourd'hui, celui de mon patient, le passager de la voiture.

Avant de perdre connaissance il m'a attrapé le poignet, je m'en souviens. Il m'a dit dans un souffle de voix que la passagère était sa fille, qu'il fallait

la sauver. Je lui ai dit de ne pas s'inquiéter et que nous, médecins, nous nous occupions de lui et sa fille.

Et alors j'ai croisé son regard. Un mélange de souffrance, de peur, mais aussi de détermination et de résistance. Le même mélange que celui présent dans les yeux de ces femmes révoltées. La peur et la souffrance car elles s'opposent à plus fort qu'elles. Qu'arrivera-t-il si elles n'y arrivent pas ? Mais la détermination car que deviendront elles si elles ne font rien ? Elles résistent tout simplement, résistent pour exister. Dans leur pays, elles ne sont rien. Moi, en tout je m'oppose à elles.

Je suis libre. Mais, (peut-être avec un peu trop d'audace) j'ose dire que nous nous ressemblons en au moins un point. Je résiste aussi. Certes, c'est une tout autre forme de résistance, celle d'aider. Je résiste car j'aide, je mets mes peurs de côté et je fais tout pour aider mes patients. Mon patient de cette nuit, a résisté. Il a résisté purement pour exister, car sa vie était en danger car il n'avait tout simplement pas d'autres choix.

J'éteins la télé d'un geste rapide. Je repense aux Méga-bassines. Eux aussi ils résistent. Les agriculteurs qu'on va laisser sans ressources pour leurs récoltes au profit des plus grands. Réussiront-ils ? Comme pour les iraniennes, seule l'Histoire nous le dira. Certains ont réussi. Résister ne veut pas toujours dire s'opposer à un régime ou un état. Je crois que finalement nous résistons tous à quelque chose qui nous dépasse, pour certains elle est juste beaucoup plus grande ou dangereuse. Je pense une dernière fois à mon patient. Sa fille va devoir faire preuve de résilience pour exister dans un monde où son père n'est plus là.

Tous nous luttons pour vivre, à notre manière, car après tout, ceux qui vivent sont ceux qui luttent.



Prix Nouvelles, récits courts Lycées - Finaliste

Justine Sarrau

« Mes souvenirs, ma plus grande arme »

1ère Lycée Arago, Perpignan (66)

Enseignante : Anne Piquemal (Espagnol)

Je courrais si vite que mon souffle retentissait dans mon corps comme des coups de gong, mon regard à présent flouté par le vent glacial d'hiver ne parvenait plus à distinguer les baraques de déportés.

Je devais leur échapper pour protéger mon journal qui était devenu pour moi une vitalité. Ce journal de bord était vital pour moi, il me permettait d'échapper à cette affreuse réalité qu'était ma vie d'interné depuis des mois, d'échapper à ces horreurs, ces abominations qu'étaient les conditions de travail et de survie. Tous étions déportés, prisonniers des nazis. Tous avions une famille, des parents, des êtres chers desquels nous n'étions pas prêts d'être séparés. Mais tous l'avions été. Mais ces pertes communes ne suffisaient pas pour créer une quelconque cohésion, entraide. Chaque homme, n'hésitait aucunement à dénoncer le comportement clandestin d'un autre. Trahison, méfiance inquiétaient constamment mon esprit. Et ce soir, c'était moi, ils m'avaient dénoncé. Ils étaient partis tôt dans la matinée voir les gardes qui, satisfaits de leur dénonciation, leur offraient une mince reconnaissance. Les gardes n'appréciaient pas l'idée d'un journal, il représentait pour eux un danger que j'avais encore du mal à comprendre à l'époque, trop jeune sans doute. Je me rappelle, m'être arrêté, à bout de souffle, et croisais le regard de mon ami, Marcel. Il me regardait d'un air désolé, comme s'il était le coupable de cette délation. Je ne pouvais prendre le temps de le rassurer, de lui sourire et je repris ma course vers ma chambre. Arrivé là-bas, je cherchais du regard mon journal. Je soulevais mon oreiller, défroissais mes draps, grappillais mon matelas et entendis un le bruit sourd d'une chute. Il était là.

D'un coup, je me sentis soulagé.

Je connais aujourd'hui les raisons pour lesquelles mes écrits avaient une telle importance à mon égard. Libéré en 1945, à la fin de la guerre, je reconnais la chance que j'ai eu d'avoir survécu alors que des milliers d'hommes, tout aussi innocents que moi, eux, sont morts dans ces camps. Je pris alors le temps de me poser les bonnes questions. Pourquoi avoir écrit pendant des mois

alors que c'était interdit ? Pourquoi m'être mis en danger pour un simple journal ? Sans doute, inconsciemment, je pensais qu'écrire donnerait une certaine illusion, chimère aux évènements de la guerre, qu'écrire dénoncerait l'illégitimité de leurs actes.

Mais ma mère, décédée peu de temps avant ma déportation en 1944, m'avait éduqué par la littérature. Elle m'avait donné goût à l'écriture et j'avais trouvé en elle un pouvoir débordant d'énergie qui m'aidait à surmonter mes années passées. Ce journal, je l'avais prêté afin de témoigner auprès de jeunes collégiens, qui comme beaucoup aujourd'hui, essaient de comprendre ces années noires de la seconde guerre mondiale. Ma peur de le perdre était devenue plus grande mais l'envie d'aider à dénoncer et ne pas banaliser les actes de guerres dominait celle-ci. Âgé de quatre-vingt-sept ans maintenant, ma force physique avait été rattrapée par mes muscles. On m'a diagnostiqué il y a quelques mois la maladie de l'Alzheimer. Et bien que je ne cesse de lutter contre ce parasite, je ne peux pas nier l'absence, l'incapacité que j'ai à retrouver certains souvenirs. Et, cela peut paraître étrange mais je ressens une certaine honte, crainte. Jamais je n'ai souhaité comme d'autres l'oubli de cette guerre, comme l'Espagne a pu faire des années avant. Jamais je ne souhaite oublier la résistance, la force, l'horreur et toutes autres émotions qui font qu'aujourd'hui le monde est divisé. Divisé par le déni, par la peur que la guerre resurgisse demain. Ce journal était désormais le seul à pouvoir me rappeler que j'ai vécu cette guerre. Ayant perdu les derniers êtres qui m'étaient chers, je passe mes journées à écrire, encore, à témoigner pour les vaillants qui se battaient pour leurs droits pendant la guerre, que l'on appelle aujourd'hui les résistants, à espérer ne jamais oublier la reconnaissance que je porte pour eux, mon autre famille, dont j'ai fait partie et dont je fais partie encore.

Par cet écrit, j'aimerais vous faire comprendre, lecteurs, de l'importance que représente l'écriture pour la mémoire, elle est la mémoire du passé, l'arbitre du futur et le médiateur de nos jours. Qu'elle rende hommage à nos frères, résistants, qui ont lutté contre les tyrans ou qu'elle soit l'évasion de nos ennuis quotidiens, l'écriture est depuis le début de l'humanité plus qu'un outil, mais un pouvoir : celui de faire exister.

Moi, vous, tous, écrivons pour nous rappeler, pour exister.

Prix Nouvelles, récits courts Lycées - Finaliste

Padmé Gueidan

« Au nom de Sarah »

2^{sd} Lycée Jacques Prévert, Saint Christophe les Alès (30)

Enseignante : Marie Artigues (Français)

La nuit était des plus obscures. La neige crissait gaiement sous mes pieds. Malgré la fatigue, le froid, la faim et la mort qui planaient au-dessus de moi, de nous tous, je continuais à marcher vers la liberté. Cette même liberté que nous avons tous perdue, des mois, des années auparavant, parce que des hommes en uniforme avaient jugé que nous n'étions pas assez bien pour ce monde.

Je me souviens du jour où ils ont débarqué chez moi. Ils ont forcé la porte, saccagé ma maison, et tout pris. Quand il ne restait plus que le fantôme de notre vie d'avant, ils nous ont emmenés, ma sœur et moi. Elle s'appelait Sarah, elle n'avait que six ans. Lorsque j'ai vu les longues griffes ensanglantées des soldats se refermer sur l'innocente fleur qu'était ma sœur, j'ignorais ce qui allait se passer. Maintenant, après des années passées dans ce camp, je sais très bien ce qu'il est advenu d'elle. Je l'ai vue partir, elle et tous les autres. J'ai vu leurs rêves partir en fumée.

Mais à ce jour, je ne dois penser qu'au présent. Je ne sais par quel miracle, nous avons réussi à nous échapper. Nous sommes une dizaine à la bordure du camp, près des rails du train, attendant l'arrivée d'un de mes amis, qui par le biais de correspondance secrète, m'a aidé à planifier cette évasion.

Je devrais me réjouir, il n'y a aucun soldat à la ronde, mais cela n'est pas normal. Je reste sur mes gardes, alors que les hommes forts aident les enfants et les femmes à passer au-dessus des monstrueux barbelés. Il ne reste plus que Léon, quinze ans, la vie devant lui, et moi. J'aide le petit à franchir cette mort métallique. Mais soudain derrière moi, j'entends des pas. Tout va trop vite.

Un coup part. Léon retombe, une balle dans le cœur, sur cette neige immaculée. J'entends les cris, les pleurs. Je ressens la peur, la rage. Il n'est pas question que ces hommes et ces femmes meurent, simplement parce qu'ils ont voulu exister ailleurs qu'entre les murs du camp. Je sais ce qu'il me reste à faire.

Sans penser, je m'élançai sur le soldat. Il s'agit d'un jeune blondinet aux yeux

de glace. Il est seul, Dieu merci. Mon visage émacié, mes yeux exorbités par ma haine, ma détermination, tout cela doit lui faire peur. Il lâche son arme. Je n'attends pas plus. J'abats avec toute la force qu'il me reste mon poing décharné sur cette délicate mâchoire imberbe.

Autour, les autres se sont tus, et certains commencent même à s'enfuir. Moi, je sais que je suis déjà mort, mais je veux les sauver, et aussi me venger.

Un coup pour Sarah, un coup pour Léon. Un coup pour tous ceux qui n'avaient pas eu la force de le donner.

Alors que je frappais sans esquiver la moindre fatigue, je criais à m'en casser la voix.

- Et Sarah tu t'en souviens, hein ? Ses jolis yeux bruns, que vous avez cruellement éteints.

L'enfant que je rouais de coups me répondait dans un allemand paniqué que je n'arrivais pas à saisir. J'étais obnubilé par cette envie de répondre à leurs actes par la même violence, l'envie de nous donner une chance de survivre. La rage montait en moi, au fur et à mesure que le sang coulait, peignant mes mains d'un profond rouge.

-Tu ne t'en souviens pas ? Moi je m'en souviens. Je me souviens de ses cris quand vous l'avez emmené, ils sont toujours là dans ma tête. Je me souviens des larmes qui roulaient sur ses joues charnues, effaçant la crasse que vous avez mise sur son beau visage. Je me souviens d'elle et de tous les autres.

Je vociférais la haine accumulée pendant ces années de calvaire. Je hurlais cette tristesse, et comme une ode à la vie, je faisais chanter mes jointures sur ce petit visage pâle.

Enfin je laissais cet enfant mort sur la neige, à présent teintée d'un intense bordeaux. Les autres étaient partis au loin dans la nuit, ils avaient compris que je leur offrais ma vie.

J'admirais ce nez cassé, ce crâne légèrement affaissé, faisant ressortir ses yeux de glace, ce teint de mort constellé de taches d'un joli rouge me rappelant les coquelicots qui fleurissent en été. Il n'avait rien demandé, mais il n'avait pas eu à le faire. Il agissait au nom de tous, au nom de ces chasseurs d'étoiles, et cela était suffisant pour qu'il meure. Je n'avais aucun droit d'arracher la vie de ce jeune homme qui avait probablement plein de rêves en tête, mais avait-il le droit lui de briser nos vies et de ne laisser qu'un tas de cendre de notre

existence ? Une vie pour des millions, cela me semblait juste.
Des hommes en uniforme arrivèrent, et pointèrent leur fusil dans mon dos.
Alors qu'ils articulaient des mots inaudibles pour moi, je sentais le temps s'arrêter. La neige tombait au ralenti et il me semblait apercevoir dans le ciel noir, les étoiles qui brillaient encore plus fort. Le métal de leurs canons était contre ma peau. J'allais mourir, je souriais. Ceux qui avaient disparu au loin allaient vivre. Je n'avais fait que me servir de mes poings, mais j'avais agi, pour tous ceux qui n'avaient pas pu. J'avais lutté pour leur offrir la vie qu'on leur avait arraché. J'avais résisté au nom de Sarah.





Prix Autres formes Collèges - Lauréate

Romane Sobczak

« Aux armes »

3ème – Collège Georges Brassens, Narbonne (11)

Enseignante : Carole Dumény (Lettres)

Attentive, frémissement d'impatience, elle écoute.

Problème posé, ses pensées tournent, les images défilent.

Sa main se lève, ses lèvres s'ouvrent, ses cordes vocales s'activent, enchaînement de sons compréhensibles, elle répond.

Son mentor acquiesce, elle est fière.

Silence pesant puis bourdonnements, ricanements, murmures rageurs, regards insistants, elle se terre.

Leurs armes planent dans l'air.

Piques en acier inanimées se muant en vagues démesurées ; les sons sortant de la bouche de l'enfer la giflent.

Lorsque les épées font saigner, les mots font pleurer.

Les murs se rapprochent, les sons s'amplifient.

Une cage.

Des geôliers.

Prisonnière, elle l'est.

Son cerbère fantôme la guette, siffle ses compatriotes.

Martèlement de pas criards, les ombres l'entourent, l'étouffent, la jugent.

Les regards acérés emplissent sa tête de murmures.

Trop. Pas assez.

Trop sérieuse. Pas assez joueuse.

Trop calme. Pas assez bruyante.

Trop attentive. Pas assez perdue.

Trop cultivée. Pas assez ignorante.

Trop impliquée. Pas assez passive.

Sa silhouette s'affaisse sur sa chaise, sa jambe tressaute, ses yeux s'embuent.

Trop. Sa gorge se noue.

Pas assez. Une larme coule.

Trop différente ?

Non.

D'eux ?

Oui !

Prise d'un élan de certitude, elle se redresse, essuie d'une main ferme la goutte d'eau salée, et se lève.

Résister.

Chausser son fusil, garder espoir, continuer à penser, s'armer d'un stylo ; témoigner.

Assemblage de lettres sur un fil, colliers de mots colorés chantant le courage et la résistance, elle s'affirme.

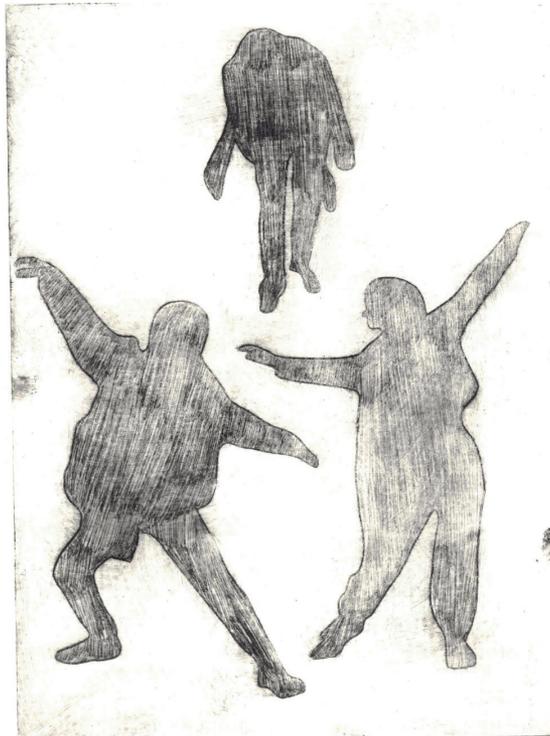
En face d'elle, les lèvres empoisonnées se ferment, leurs mots s'éteignent, et les siens continuent de vivre.

Un serment est prononcé à voix basse.

Jamais elle ne laissera ses colliers colorés se briser.

Jamais elle ne cessera de crier « Aux armes ! »

Plus jamais elle ne cessera de résister et d'exister.



Prix Autres formes Collèges - Finalistes

Eléa Bini

Chloé Pochat

Elisa Abadie

Aurore Flecher

Anaïs Champollion

« Danser pour résister »

3ème – Collège François Mitterrand, Clapiers (34)

Enseignante : Claire Zaragoza (Français)

La danse a été une évidence pour nous lorsque notre professeur nous a présenté le projet pour plusieurs raisons. Premièrement, nous faisons toutes les trois soit de la danse, soit de la gym. On a pensé que c'était plus pertinent de parler de monter ce projet avec notre passion. De plus, la danse permet de dire l'indicible.

Le message transmis par la danse nous tenait beaucoup à cœur. La chorégraphie rejoint la musique qui l'accompagne.

Le message est que la religion n'a pas le droit de décider de notre corps. On peut le voir dans certains mouvements. Par exemple dans le premier refrain où nous faisons un arc de cercle avec le foulard. On peut y voir dans le mouvement une lutte. On essaye de l'enlever même si au final il reste avec nous. Nous avons aussi décidé de garder le foulard jusqu'à la fin pour dire que la lutte n'est pas finie et qu'elle doit continuer si nous voulons libérer ces femmes. Les femmes sont toujours sous cette emprise même si elles luttent.

De plus, comme vous avez pu le voir à travers la vidéo, nous portons un foulard chacune. Ce foulard permet de rappeler le message de la chorégraphie pour qu'il soit plus facilement compris. L'idée nous est venue après la médiatisation du décès de Mahsa Amini. Une histoire qui nous a particulièrement touchées (également en rapport avec le thème de votre concours). Masha Amini était une iranienne de 22 ans qui fut arrêtée par la police des mœurs pour un port du voile «inapproprié». Selon une version de son décès, elle aurait été battue à mort par la police.

De la violence, un combat, une vie,

... Certains encore aujourd'hui se battent pour des droits fondamentaux que l'on croit acquis, mais dans cet événement s'avère que non. Ce voile est un

soutien et un hommage aux personnes qui se battent encore pour leurs droits mais également au décès de cette jeune femme.

Danser pour résister.

Danser pour dire non, Danser pour se révolter, Danser pour se sauver, Danser pour lutter, Danser pour donner la libre parole au corps, Danser pour exprimer l'indicible, Danser pour rester debout et digne, Danser pour rester en vie.



Prix Autres formes Collèges - Finaliste

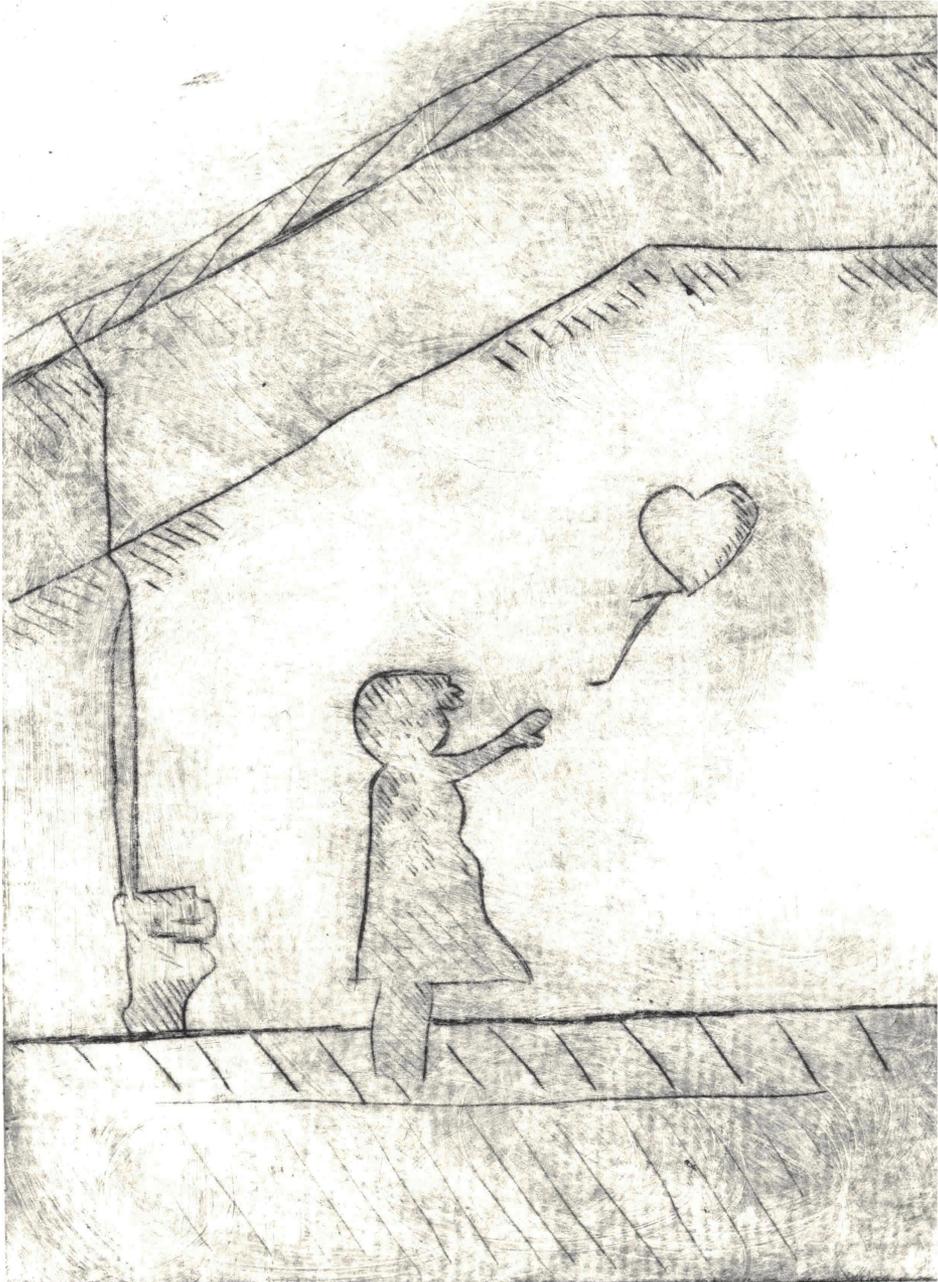
Lina Motouggi

« Le corbeau, le moineau et l'aigle »

3ème – Collège Sainte Marie de Nevers, Toulouse (31)

Enseignante : Florence Pondaven

L'aigle de cette forêt ne faisait que terreur,
S'attaquant aussi bien aux lièvres, qu'aux insectes en passant par les rongeurs.
Toutes espèces, rouges, oranges, jaunes, vertes, bleues ou même violettes
Toutes étaient inquiètes.
Cette bête féroce migrait et détruisait les forêts alentours.
Personne pour l'arrêter, personne à leurs secours.
L'aigle enferma secrètement ses nombreuses prises,
Espérant qu'elles y croupissent.
Le pauvre moineau était dépourvu,
S'il agissait, il se faisait manger tout cru.
Alors il décida d'agir mais dans l'ombre, accompagné de toutes sortes d'espèces.
Aussi fortes que vulnérables, aussi agressives que douces.
Ils se mirent à piailler, piailler discrètement,
Derrière l'œil de l'aigle mais avec leur public à l'avant .
Ce jour de mai si chaud,
Leurs textes furent entendus par le redoutable corbeau.
Le corbeau éloigné de la forêt,
Comme si un océan les séparait,
Se décida à leur venir en aide
Pour faire cesser ces crimes immondes.
Il arracha les 688 plumes de l'aigle
Lui empêchant de voler en forme de huit
Sous ses ailes des millions d'êtres retrouvèrent leurs droits
Et le ciel étoilé laissa place à la paix.



Prix Autres formes Lycées - Lauréat

Thomas Courcoul

« Liberté Egalité Fraternité »

1ère – Lycée Pierre- Marie Théas, Montauban (82)

Enseignante : Floriane Lenfant (Lettres)

Je suis comme tout mais assis
Je ne me bats pas, je survis
Je sens n'être qu'une suite de chiffres dans ce pays
J'y pense et repense et je souris
Je suis croyant comme beaucoup chez moi
Ma seule différence c'est en qui je crois
Je ne me sens pas oppressé par leurs signes de fois
Mais eux me dévisagent à chaque signe de croix
Je suis oubliable, peut-être oublié
J'en suis à me demander si on me reconnaît
À quoi bon essayer
À croire que vouloir être qui on est, c'est se faire régner
Je suis à l'écart
Chez moi pas de bus, une seule gare
Chez moi on a des sacs à puces, des clébardes.
Je suis pour ce pays en retard
Nous sommes handicapés
Nous sommes musulmans, chrétiens ou athées
Nous sommes gay
Trop ont tendance à l'oublier
Nous sommes défavorisés
Nous sommes humains
Toutes voix comptent
Nous sommes Français
Tout ce que nous voulons c'est exister
Nous on se bat pour ça, même si on doit en crever.



Prix Autres formes Lycées - Finalistes

Romain Doucet et Mathieu Merle

« La nature humaine »

2^{sd} Lycée Arago, Perpignan (66)

Enseignante : Anne Piquemal (Espagnol)

Regarde ce beau ballet
Aérien les étourneaux envolés
Ils jouent mieux le lac des cygnes
Que cette orgueilleuse académie
Un ensemble harmonieux
Le seul mouvement parfait
Force suprême des cieux
Par un seul oiseau guidé
Tous le suivent aveuglement
Au loin s'entend un grondement
Il se rapproche rapidement
Un lourd bruit sourd et menaçant
Aucun n'ose prendre les devants
Ils attendent bien sagement
La sentence à grands pas arrivant
Mais l'un dévie le mouvement
D'un coup d'aile il prend la tête
Le peloton se divise net
Les uns suivent ce dangereux
dirigeant
Les autres ce bien valeureux résistant

Ton berceau est celui d'un monde
froid sans fin
Futile existence si patriotique
Tu nais des restes des anciens qui
abdiquent.
Alors prends les devant face au
temps assassin.

Souvenir des moments de bonheur
insatiable
Les lueurs matinales où le temps
s'arrêtait
Ciel bleu et amitié fortement convié
Plaisirs enfantin vois ton destin
amiable
Forcé tu prends parti pour une cause
activiste
Te voilà enrôlé, propagande, liberté
Voilà deux notions dont le sens est
détourné
A présent vois ce dont tu paraissais
si fier
Contraint, ton enfance s'achève
maintenant
Regarde en arrière et vois le temps
accablant
Société fondée sur de ferventes
maximes
Mediaş et journaux rabâchent en
discontinu
De nouveaux incidents, résultats de
problèmes sociétaux plus profonds.
Les uns crient au drame, les autres
s'émancipent
Là-bas, tout n'est que poussière et
blasphème
Agitation tempérée où la loi et les

préceptes d'une patrie
règnent en maître et se doivent
d'être respectés.
Voyons ce qu'il adviendra
De la puissance du prolétariat
Face à l'ignominie de parties
converties,
La souffrance et la sueur de ceux-ci
Face aux suprêmes dirigeants qui
sans cesse,
Semblent cacher ou manipuler
Besoin personnels ou moment
historique ?
Tout n'est que répétition d'erreur du
passé
Serait-ce le propre de l'humanité ?
Certains s'emballent, peut-être ont-ils
raison
Doit-on rester maître de soi même
lorsque
La justice perd de sa valeur et
l'homme
Qui jadis fut adolescent ressent les
émotions,
Celles-là même qui lui furent
reprochées ?

Oh ! Un esprit troubleur naît
La paix sera ébranlée
En y dédiant toute sa vie
Il peut détruire celle de milles
L'être seul se sent prisonnier !
Face aux barreaux de la force

Alors une petite flamme naît
Elle embrase son corps hôte
Elle grandit à chaque injustice
S'intensifie à chaque violence
Désir de venger la justice
Alors un jour elle brandit la lance
Mais seule la lance se brise
Face au mur elle est impuissante
Mais leurs voix, portées par la brise
Fait naître entre toute l'entente
Rassemblées elles se solidifient
Elles évoluent en un fort bélier
Oui sur le seul honneur ils se fient
Il peut alors fièrement s'opposer

L'explosion dont ils font exposition
N'est que la matérialisation
De la tristesse qui les fait flancher
De la douleur qui les fait courber
Un coup leur action est réussie
Un autre ils sont tristement trahis

Mais au grand jamais ils n'oublient
Pourquoi ils osent sacrifier leur vie !
Résister est accomplie durement
Non s'opposer n'est jamais facile
Soit notre corps en brûle
intensément
Soit elle nous prive de pensées futiles

Les barreaux de l'autorité
Se referment sur le prisonnier
Ils sont des milliers et des milliers

Mais il se sent seul enfermé
Un voile noir le recouvre,
Comme s'il était de fer
Sur ses épaules, pèse lourd
Cette chaîne, ce tissu, ces fers
Mais soumis à cette force
Son corps caché a disparu
Il est fou son esprit n'est plus
Vit-il encore ?
Il protège derrière l'écorce
De sa peau bleuie, calleuse,
Sa flamme de vie brillante d'or
De leurs croyances galeuses

Pour cela ses tortionnaires ont peur
Ils voient bien que sous la douleur
La flamme est maintenant un feu
Qui embrase même les dieux
Le désir puissant de liberté,
L'envie de renaître, vivre ar comment
vivre, respirer
Sans être au moins un peu libre
Oui, en essayant d'éteindre
Cette petite mais heureuse vie
Pour gloutonnement étendre
Leur grand pouvoir un temps tarit
Autre chose fut réussi
Un éveil dur, collatéral
En ces temps préhistoriques
Ce sentiment était banal
Ils ressuscitent en effet
De chacune de nos cellules
Un sentiment disparu

Éteint par le manque de danger

Une sensation terrifiante
D'une humanité impuissante
Rendant un esprit sauvage
Y faisant naître la rage

Alors une force destructrice
La vraie violence fondatrice
S'empare de l'être seul, banal
Le pousse sage tant bien que mal
Ce sentiment naît en chacun
Alors pour vivre ils s'unissent
Sous l'étendard sérieux, taquin
De la Résistance face au vice

Il était temps de passer à l'action.



Prix Autres formes Lycées - Finaliste

Lola Ortiz-Hoarau

« A Grand-Papi »

2sd Lycée Arago, Perpignan (66)

Enseignante : Heriech Djamila (Histoire géographie)

J'ai décidé d'écrire une lettre à mon arrière-grand-père Francisco Ortiz Torres, ancien déporté de Mauthausen décédé le 4 juillet 2013 à l'âge de 96 ans à Perpignan pour honorer sa mémoire et rendre hommage à sa résistance pendant et sa résilience après son internement.

« Résister pour exister », voilà des mots qui peuvent définir ce que tu as vécu et ce pour quoi tu t'es battu. Toi, qui fuyais la guerre en Espagne et qui finis par participer à la libération de Mauthausen, tu as su faire face à des adversaires bien plus fort en résistant.

Tu t'es battu pour les causes que tu soutenais et pour survivre même lorsqu'il semblait n'y avoir plus d'espoir.

D'entre les morts tu t'étais relevé grâce à tes camarades et plusieurs vies tu as pu sauver en ouvrant la porte de cet enfer, qui démuné de l'aigle qui la gardait, fut revêtue d'une banderole où l'on pouvait lire en espagnol, anglais et russe : « LES ESPAGNOLS ANTI-FASCISTES SALUENT LES FORCES LIBÉRATRICES ».

Ton affectation dans la menuiserie t'a permis de cacher des objets précieux pour la résistance qui était installée dans le camp. Des cigarettes (qui étaient utilisées comme de la monnaie), de la nourriture et des choses plus importantes comme le drapeau républicain fabriqué à partir de tissu récupéré des doublures d'uniformes SS.

Il y a aussi ce pistolet que tu as volé à un soldat et que tu as dissimulé dans le double-fond de ta boîte à outils.

Tu n'en avais parlé à personne pour éviter la dénonciation et ironiquement, l'officier volé en avait fait de même de peur des lourdes sanctions qu'il pouvait recevoir. Cette arme t'a accompagné sur le chemin de la liberté que tu as créé avec tes compagnons et elle est actuellement conservée dans les archives du musée de Mauthausen avec les autres pièces historiques de ce lieu.

Tes exploits sont maintenant gravés dans l'Histoire. Pour certains tu peux être considéré comme fou ou comme un traître pour avoir suivi des idées républicaines, pour d'autres tu es un symbole de résistance et de foi.

Tu as enduré des atrocités comme l'estrapade, tu t'es fait battre et laisser pour mort et tu as quand même continué à résister.

Tu as vu des choses que personne ne souhaiterait vivre dans cet endroit rempli de désespoir, où le moindre signe de fatigue observé après une chute mortelle entraînée par des personnes, dont les idéaux n'étaient que violence et inégalité, te décernait le nom de « parachutiste ».

Tu t'es battu pour que l'Histoire ne t'oublie pas. Maintenant c'est à notre tour de faire cela et de suivre ce devoir de mémoire.

C'est par cette courte lettre que j'honore ta mémoire. Voilà le peu que je puisse faire pour que le monde ne t'oublie pas. Toi qui fais partie de ceux qui ont résisté pour exister.

Tu nous manques à tous,
ton arrière-petite-fille.

Prix Autres formes Etablissements spécifiques

Collectif

« Interview de Krystina Riefolo »

Centre pénitentiaire de Lannemezan (65)

Enseignante.s pluridisciplinaires dont Christine Pomes

-Où et quand êtes-vous née ?

Je suis née le 25 août 1944 en Pologne sous l'occupation allemande dans une ville nommée Lomnica.

-Quelles difficultés ou tragédies votre famille a-t-elle connues pendant votre jeunesse ?

Durant ma jeunesse, je voyais quotidiennement ma mère être souffrante. Ma mère a souffert dès son plus jeune âge. Elle a vécu la Seconde Guerre mondiale. Elle est née en Pologne sous l'occupation allemande et a été placée dans les camps de travail à 12 ans. L'instruction est si importante, pourtant elle lui avait été enlevée. Les seules choses qu'elle apprenait étaient le fruit de la propagande allemande à ce moment-là est toujours dans les camps de travail, mais quelque temps plus tard à l'âge de 14 ans, qu'elle a rencontré l'homme qui est devenu son mari, et qui est donc mon père.

-Quelle enfance avez-vous eu ?

Lorsque nous sommes arrivés en France, mes grands-parents paternels nous ont accueillis. Ces derniers ont pris soin de nous avec une grande tendresse et délicatesse. J'ai donc passé une partie de mon enfance chez eux, dans la commune de Berre-l'Etang située dans le département des Bouches-du-Rhône.

Quant à l'école, je n'en garde pas de très bons souvenirs. Un jour, à la sortie des cours, un parent s'exclama "C'est la fille de la boche !!!". Naïve car étant très jeune, je n'avais pas compris ce que la personne venait de dire. Je n'avais pas conscience de la gravité de ce mot.

Je ne garde pas une bonne image de l'école car j'ai eu de mauvaises expériences qui même encore aujourd'hui me restent en tête.

-Quels ont été les principaux évènements mondiaux, nationaux ou locaux qui se sont déroulés pendant votre vie ?

L'un des plus grands évènements que j'ai pu vivre reste Mai 1968 pour moi. A ce moment-là, tout était à l'arrêt. Je me souviens que beaucoup d'entre nous, dont moi, partions manifester avec nos blouses de travail. J'avais 23 ans et je faisais partie de cette jeunesse révoltée. Nous manifestations pour nos droits, notamment pour ceux des femmes. Nous réclamions le droit que la femme existe sans exister à travers l'homme.

Ces évènements m'ont permis d'affirmer ma combativité, de m'imposer et de faire valoir mes droits, tant dans ma vie professionnelle que dans ma vie personnelle.

-Quels emplois avez-vous exercés au cours de votre vie ?

N'étant pas douée pour les études supérieures, j'ai tout d'abord été ouvrière dans un laboratoire qui servait pour la marine et les radars. J'ai travaillé ensuite comme réceptionniste dans un hôtel. Je me souviens que nous accueillions énormément de personnalités connues. Il arrivait même parfois que certaines personnes agissent de façon inhumaine sous prétexte qu'elles avaient en leur possession un titre que nous. Le respect et l'humilité sont pour moi de grandes valeurs qui devraient être unanimes.

-Mentionnez des expériences ou évènements importants pour vous et expliquez leur impact sur votre vie.

A mon époque, le fait de se marier jeune était la norme. Je me suis mariée lorsque je n'avais qu'à peine 17 ans. Mon mari et moi sommes quand même complémentaires et même après nos 60 ans de mariage, nous restons aujourd'hui les mêmes qu'au premier jour, c'est-à-dire amoureux ! Sans lui, je ne suis plus rien.

-Quelles sont les leçons de vie que vous aimeriez transmettre à votre postérité ?

J'aimerais transmettre le message de la combativité. Il faut avancer coûte que coûte. La vie est un combat. Il faut résister pour exister, se battre pour faire valoir nos droits, ne jamais abandonner et ne jamais se laisser marcher dessus.

Il faut aussi savoir être patient et être reconnaissant dans la vie, sinon nous perdons vite foi en l'humanité...

-De quoi voulez-vous qu'on se souvienne à propos de vous ? Quel héritage souhaiteriez-vous laisser ?

Je veux que l'on se souvienne de "la fille de la boche" que j'étais.

Mon histoire peut donner du courage à ceux qui se battent chaque jour pour faire valoir leurs droits. Je veux que l'on se souvienne des ouvriers, car j'en étais une moi-même. J'aimerais que l'on estime les personnes invisibilisées comme nous qui, d'une certaine manière, participent à la vie collective et y sont même nécessaire. Une fois de plus, il faut se battre pour nos droits et ne jamais oublier d'où nous venons et le parcours que nous avons eu.

Remémorons-nous la philosophie du siècle des Lumières, remémorons-nous notre passé, car nos ancêtres se sont battus pour nous et pour que nous ayons cette liberté ! S'ils se sont battus pour nous, ce n'est certainement pas pour que nous nous laissions battre à notre tour.

Oui, le temps est venu d'être un esprit éveillé ! La vie regorge certes d'épreuves, mais si nous perdons foi en l'humanité, alors qui lèvera les armes pour nous défendre contre l'injustice du monde ? Il faut absolument résister pour exister

Prix BD, romans graphique et illustrés Collèges

Lauréates

Louise Debaere

Mélicha Lima

Noélie Drane

« **Ecrire pour Résister** »

3ème Collège Gaston Doumergue, Sommières (30)

Enseignante : Angélique Solié-Martinez (Lettres)

Finalistes

Oscar Boivineau

Louise Badanaux

« **Au-delà des barbelés : l'évasion de l'âme** »

3ème Collège Gaston Doumergue, Sommières (30)

Enseignante : Angélique Solié-Martinez (Lettres)

Prix BD, romans graphique et illustrés Lycées

Lauréates

Rehana Clément

Camille Loisel

« **L'épouvantable train de vie** »

Tère – Lycée Jean Monnet, Montpellier (34)

Enseignante : Catherine Jorgensen (Lettres)

Finalistes

Collectif

« **La fenêtre des mémoires** »

Terminale – Lycée Saint Louis de Gonzague, Perpignan (66)

Enseignante : Isabelle Roux (Education civique et morale)

Finalistes

Dao-Lynn Virard

Laureen Bertero Courcault

« **Corps fantôme** »

Lycée Rosa Luxembourg, Canet (66)

Enseignante : Thérèse Armengol (Histoire géographique)

Les publications des BD et romans graphiques n'ont pas été incluses à ce livret.

Remerciements aux membres du jury :

Gaetan Nocq, notre président d'honneur,

Michelle Bayar, Présidente Récits, autrice jeunesse

Jessie Magana, Président Autre forme, autrice roman et documentaires
jeunesses

Sébastien Vassant, Président BD et récits illustrés, auteur BD et Illustrateur

Chloé Bantou et Marion Dumand, Autrices,
éditrices de l'Atelier Autonome du Livre

Sylvie Crossman, Autrice et éditrice roman

Frédéric Debomy, auteur BD

Camille Barrault, Chargée de mission et de coordination région - Climat et
Pacte Vert

Christine Berenguer, Directrice de la Maison Sociale de Proximité de l'Agly

Valérie Bourhonnet, Directrice Médiathèque 66

Agnès De France, Cheffe de projets transversaux à la Direction jeunesse

Agnès Langevine, Vice-Président Région

Emmanuel Varlet, Chargé de mission Auteurs, Vie littéraire et Médiation

Occitanie Livre Lecture

Marie Gola, Chargée de mission DAAC

Littérature, écriture, poésie

Frederic Miquel, Inspecteur d'Académie - Inspecteur Pédagogique Régional
de Lettres (IA-IPR)

Virginie Rubira et Sophie David, Collège des Inspecteurs de l'Education
nationale Enseignement technique – Enseignement général // IEN-EG lettres
histoire-géographie et IA-IPR de Lettres académie de Toulouse

Elisa Iglesias, Librairie Torcatis

Frédérique Provencale, Librairie Libambulle Prades

Joana Serra, Librairie Catalane - Perpignan

Naoual Aboulghazi Agathe De Clerq, Anja Goegel, Clémence Penarrubia, ,
Clara Trifault, Jeunes et Citoyens du Mémorial du Camp de Rivesaltes

Mathieu Canal, Marie Laure Picard, Benjamin Albert Sorel, Professeur.e.s du
service éducatif du Mémorial du Camp de Rivesaltes

Un remerciement à l'Atelier Autonome du Livre qui a réalisé les visuels avec
les finalistes présent.e.s lors de la journée de remise des prix qui s'est déroulé
au Mémorial du Camp de Rivesaltes le mercredi 7 juin 2023.

Il s'agit d'une technique de gravure réalisée à la pointe sèche avec encre et
impression sur site.

-POUR-
mémoires
Concours d'écriture



Illustration : « Corps fantôme »
par Dao-Lynn Virard - Laureen Bertero Courcault



mémorial
du camp de rivesaltes